

MIKLÓS SZENTKUTHY

Momie du Vatican et girls de la mer Morte

Le texte qu'on va lire sous ce titre est le premier mouvement de l'ouvrage *La Seconde vie de Sylvestre II*, publié en hongrois en 1972, vaste roman présenté comme partie intégrante d'un cycle amorcé de longue date, *Le Bréviaire de saint Orphée*. Les six volumes précédemment parus portent les titres suivants : *Marginales à Casanova* (1939), *Renaissance noire* (1939), *Escorial* (1940), *Europa Minor* (1941), *Cynthia* (1941), *Confession et Marionnettes* (1942).

Le pape Sylvestre II mourut le 12 mai de l'an 1003. Son corps fut embaumé par un de ses savants confrères, un Arabe d'Espagne. Juifs et Arabes d'Espagne avaient, en effet, apporté de leur séjour en Egypte cet art tour à tour condamné comme satanique ou glorifié comme angélique, chimie tantôt *theologica* et tantôt *diabolica*. Le pape lui-même s'y exerçait à l'occasion, encore qu'il tint toujours, avec un humour souriant, à faire remarquer qu'il n'avait ni la prétention ni la naïveté de vouloir, en apprenti importun, faciliter à Dieu ce jeu d'enfant qu'était pour Lui la résurrection; pratiqué *con allegrezza*, cet art plastique de la momification ne devait manifester que l'hommage rendu à la substance terrestre du corps, puisque la première idée du Seigneur avait bien été de créer et de modeler le corps, matière matérielle, et ce ne fut que bien plus tard qu'il s'avisait de lui insuffler une âme. Gracieux blasphémateur, si sensible aux choses du corps, le pape murmurait volontiers qu'il lui arrivait bien souvent d'avoir l'impression que son âme folle (son cerveau, ses sentiments) n'était qu'une sorte de misérable supplément à son corps, lambeau de papier de couleur envolé d'on ne sait où et plaqué par une rafale de vent contre la figure d'une belle statue grecque, afin que le peuple eût de quoi ricaner et la statue, de quoi pleurer.

Le cadavre est une réplique du corps d'Adam, dans l'état antérieur à la réception de l'âme que lui insuffla Dieu. La beauté gratuite de la matière s'y épanouit, en dépit de ce que la matière s'y épanouit, en dépit de ce qu'il est convenu d'appeler ses hideurs et sa décomposition malodorantes. Fût-il d'ailleurs vraiment laid, il nous reste encore à nous sentir des collaborateurs de Dieu dans la création : peignons-le, taillons-le, gonflons-le, suçons-le, parfumons-le, ornonons-le, habillons-le en fiancée, pour sa première danse dans l'éternité.

Son immense connaissance de la nature, on le sait, valut plus d'une fois à Sylvestre et dans plus d'un endroit, d'être proclamé diable, mage, hérétique, Antéchrist. En Espagne, un jour qu'il faillit être traduit devant l'officialité, à cause de ses «opérations magiques», pendant la représentation d'un mystère qui portait à la scène le voyage à Bethléem des Trois Rois Mages, le jeune savant (le futur pape) bouta hors de scène l'interprète sacré d'un des Rois Mages, prit

sa place et, sa boîte à oing à la main, à genoux devant l'Enfant Jésus, il dit lui-même sa défense et celle de la chimie, c'est-à-dire de l'art de se servir de l'oing. Comment l'officialité eût-elle osé placer sous accusation l'un quelconque des Trois Rois Mages ? Nous avons, bien entendu, le devoir de préciser que la foi et la philosophie de Sylvestre comprenaient aussi la conviction que s'il lui arrivait de vivre passionnément un rôle, celui-ci cesserait d'être un rôle, pour devenir réalité; il était donc lui-même un Roi Mage réel sur le plan de la théologie, car dans l'âme de Dieu, la fantaisie, ce réalisme paradisiaque et élyséen, a valeur de réel.

Le vieil ami du pape était en possession de ces grimoires bariolés qui traitaient des soixante-six manières d'embaumer. Il ne sera d'ailleurs pas sans intérêt de dire ici que le pape désignait les différentes «façons de momie» (terme authentiquement employé par le pape à l'Université) par des noms de fleurs et par des en-tête fleuris, traduisant ainsi la joie primordiale de Dieu créant la matière : au moment de la création, Il en avait, en effet, par-dessus la tête de son propre spiritualisme à n'en plus finir.

Grâce à un étrange hasard, qui devait être la source, on le comprend, d'une joie d'autant plus grande à Sylvestre, le peuple romain donnait tantôt des noms de fleurs et tantôt des noms d'animaux à toutes les cloches de Rome, depuis la plus timide des petites cloches acidulées appelant à la messe jusqu'à la cloche-méduse, sonnante le requiem d'une voix de sirène, de la basilique Saint-Pierre. Eh oui, en ce 12 mai, ces fleurs sonores et cette faune sonnaillante couronnaient d'une manière bien illustrante et illuminative son corps en attente d'embaumement.

Certains jugeront sans doute important, au point de vue philologique, de trouver ici l'indication des sources dont s'inspire ce passage liturgique du *Breviaire de saint Orphée*. La première est l'ouvrage du savant arabe dont nous venons de parler, ce *Balsamum phantasma logikon*, c'est-à-dire le baume de l'imagination et de la vérité. L'autre est le livre bien plus ancien d'un rabbin d'Espagne, intitulé *Anachronistikon*, précis philosophico-historique de l'anachronisme, selon lequel il est impossible d'écrire un ouvrage historique digne de crédit, sans la connaissance des ultimes raffinements de l'art combinatoire des anachronismes... pour peu que l'historien-auteur considère les événements terrestres du point de vue dramaturgique de Dieu.

Le *Balsamum* est un volume monstre de pandectes, à la manière d'une partition qui doit être dressée sur un énorme pupitre gothique, afin que des séraphins perchés sur les accoudoirs roses de frivoles nuages puissent en chanter, ou comme si les feuilles en étaient autant de chemises de nuit de la Madone, soigneusement repassées et serrées par elle, avant la fuite en Egypte, entre deux pectoraux rouillés de légionnaires romains. Qui donc ne connaît pas ces chasubles ultra-modernes dont l'étoffe s'orne de neumes tracés en ronde ?

En voilà pour l'aspect de l'ouvrage. Passons à présent à son contenu.

Il se divise en deux parties. La première décrit des techniques d'embaumement, tandis que la seconde (la plus importante, bien entendu, au point de vue de nos saints exercices) passe en revue le crâne, les yeux, les oreilles, le nez du pape Sylvestre, jusqu'à ses cors nacrés, semblables à des grains de rosaire. A chacune des intonations anatomiques se rattache un événement de l'existence de corsaire liturgique et historique du pape Sylvestre II, afin de permettre au lecteur de tracer et de polir, sous forme de prière méditative (en édition

de poche), les arabesques — l'ouvrage n'a-t-il point un Arabe pour auteur ? — de son salut avec la précision d'un engrenage.

Dans ce grand livre dont, quand on en tournait les pages, comme on soulève la dalle funéraire recouvrant une tombe, montait toujours un nuage de poussière, ainsi que monte l'encens de la boîte conchoïdale de l'un des Rois Mages... dans ce grand livre, il y avait plus d'images que de texte.

Sylvestre II, qui n'avait assurément nul besoin de traîner en Italie dans l'attente grelottante d'une Renaissance officielle, fichée, cataloguée... Sylvestre II répétait volontiers que tout corps embaumé devait être beau comme Vénus, puisque, à l'occasion de la grande expérience de la création (le monde est toujours à l'état d'expérience et le Seigneur est loin d'avoir pris une décision définitive), Dieu n'a pas été sans tripatouiller du côté de l'esthétique. Le corps d'Adam et l'espèce d'âme qui lui avait été insufflée n'étaient, aux yeux de Sylvestre II, qu'une sorte d'ébauche pas trop réussie, vague esquisse de Dieu en raccourci, et il essaya toujours de la retoucher avec Eve, avec la femme, avec Vénus, avec la fleur de lis. Ce « que ta mort soit belle comme Vénus, bourgeon d'or de la résurrection » devait longuement tinter aux oreilles du savant ami arabe, qui en conçut le cadavre comme un texte qu'il s'agirait d'orner, comme on fait un manuscrit, des miniatures de la joie de vivre.

« Feuillette les images, mais sans permettre au plaisir gratuit de t'égarer; à tout instant et à tout propos, pense à notre pape Sylvestre II ! »

Les cocasses produits chimiques nécessaires à l'embaumement avaient chacun son récipient d'une forme réglementaire. Volés aux dieux antiques, l'ambroisie et le nectar étaient dans des vases de verre transparents, sortes de buccins cornus, gonflés, boursoufflés, la coquille étant l'attribut de l'apôtre saint Jacques, pèlerin de ce monde et de l'autre, qui avait persuadé l'Olympe de se mêler au si divertissant carnaval de la conversion, ce qui lui valut, en guise de récompense, le nectar et l'ambroisie.

Le sel, l'esprit de sel et le nitre d'Egypte étaient conservés dans des récipients cylindriques en forme de salière, du type de ceux dont se servit, subreptice et espiegle, la Madone aux noces de Cana, pour saler le poisson déjà copieusement salé du hors-d'œuvre, afin que, vite assoiffés, les invités bussent d'autant plus goulûment, apaisant vite l'impatience que ressentait la Mère de Dieu de se targuer du miracle bachique-casher et instructif de Son Fils.

Les anciens manuels d'embaumement — tels que, notamment, *le Rameau de perles*, *le Grain de soufre*, *le Grand Orpin*, *la Jacinthe d'eau* — distinguaient un embaumement dit de luxe, un autre de qualité bourgeoise et enfin un embaumement bon marché, commercial et réservé à la domesticité, ce qui eut l'heur d'inspirer au futur pape Sylvestre II des colères biblico-frénétiques; buffle fumant et prophétique, il se mit dès lors à rédiger l'ordonnance qui devait être sa préférée et, selon laquelle (puisque'il existait des recettes et des livres de cuisine funéraire spéciaux pour les césars et d'autres pour la plèbe), eh bien, que les esclaves soient donc arrangés en pharaoniques momies dorées, tandis que les empereurs arboreraient des masques de tôle à gueule de singe ou de chien ! « L'Évangile, après tout, ça existe ou ça n'existe pas ! » — dit-il en haussant les épaules, les mains cachées dans les plis de son froc, tel ce frère mendiant qui avait, d'un coup de pied furieux, démoli la rôtisserie foraine d'une kermesse, où l'on avait tenté de lui faire boire du vin frelaté.

Ce que ses prédécesseurs et ses successeurs proclamaient *ex cathedra*, avec

toute la grandiloquence du *Dogma datur christianis*, Sylvestre — et c'était bien de lui ! — se contentait de le remarquer *en passant*, comme si ce n'était pas du tout le Saint-Père siégeant au milieu de son collègue cardinalice qui parlait, mais un voleur levantinois crachant sur un tas de poissons jugés trop chers, en plein marché de la malodorante cité de Venise.

L'auteur du *Balsamum*, lui, se conformait aux principes chers au Pasteur des Pasteurs et au Serviteur des Serviteurs, pris, bien entendu, dans les entraves propres à son époque, comme dans un carcan en forme de lunettes de cabinet d'aisance... ici, l'*Anachronistikon* n'était d'aucun secours.

Venaient ensuite les autres récipients, tels que des tritons ornés de reliefs vermiculés remplis de vin de palme, des vases sacrés en agate irisée aux nageoires couleuvre de fumée, contenant du vinaigre de bois destiné à être injecté, à l'aide d'une svelte syrinx, dans la cavité abdominale débarrassée des intestins. Des écuelles en équilibre fragile sur des spirales, soutenues par des lions héraldiques, contenaient du miel salé, à instiller à la place de l'amer et stupide cerveau, extirpé de son logis : enfin, du *good stuff*, à substituer aux syllogismes bancals ! Dilué dans de l'alcool absolu, le sublimé était gardé dans un flacon en forme d'oiseau stylisé, à la panse vésiculaire, au col rainuré de sillons en spirale, à l'ouverture en béant bec d'oiseau, gueule de serpent, vulve criarde.

Nous avons déjà fait allusion aux idées d'une altière distinction du pape Sylvestre sur la « Renaissance » ; c'est à elles et à cette fleur de verre épanouie en *femina intimitas* offerte que nous entendons rattacher l'anecdote fort révélatrice que l'on va lire ici. Le pape faisait collection de sarcophages de style romain et grec. En chacun de ceux-ci, il croyait voir le cercueil de la Vierge, qui s'emplit miraculeusement de fleurs au moment de l'Assomption et sur lequel, en montant au ciel, elle fit choir sa ceinture dont les volutes formant mille « S » se trouvaient reproduites sur le col du flacon que nous venons d'évoquer plus haut.

À l'occasion d'une de ses « chasses » de ce genre (qui avaient pour objet les carapaces des larves en mal de résurrection), il découvrit, dans les souterrains mis au jour d'une villa romaine, une cuve de porphyre à couvercle contenant de l'eau salée, dans laquelle flottait le cadavre d'une jeune fille du temps de Cicéron, dans un état de conservation parfait, au point qu'il eût pu servir à orner, gracieuse statuette d'or pur, l'extrémité du sceptre de l'empereur Othon III. Et le pape de s'écrier : « Eh bien, mesdames et messieurs, je pense que vous serez unanimes à reconnaître que la découverte de cette jeune fille permet de classer une fois pour toutes le problème, l'histoire et l'art de ce qu'on appelle la Renaissance. C'est là du christianisme et du paganisme : Eros, martyr dans les catacombes, corps, gage de l'éternité, science au toucher d'or, passé et avenir, mascarade et *corpus Domini*. Tout autre tripatouillage autour de la Renaissance n'est que vaine agitation de chiffonniers dilettantes et imbéciles ! »

Se préparant à embaumer le corps du pape Sylvestre II, l'auteur du *Balsamum*, on le comprend, entendait subordonner sa pieuse activité aux préceptes formulés dans cette encyclique non écrite, s'adressant, impertinent gazouillis d'oiseau, à tous les snobs à venir du monde entier.

Cette proclamation cynique, poétique et compatissante de la Renaissance, immédiatement suivie de sa clôture, avait pourtant, d'une manière fort compréhensible, hanté davantage encore l'esprit de l'ami arabe du pape, lorsqu'il avait été envoyé par celui-ci, un ou deux ans auparavant, en terre de Judée, avec la mission d'y rechercher des manuscrits d'Évangile nouveaux, anciens et

hérétiques, ce qui lui avait fourni l'occasion de contempler les baigneuses d'une plage de la mer Morte. Celles-ci, comme celles du temps de Cicéron, barbo-taient dans l'eau salée, de sorte que victime désolée d'une insolation, l'ami arabe du pape composa lui-même un *Suzanne et les vieillards* apocryphe, dont la première édition eut l'honneur d'une préface papale. On y lit notamment :

Il faudrait être une petite brebis bien naïve du troupeau placé sous mon souverain pontificat, pour ne voir dans le livre de mon grand disciple que l'album illustré du monotone souvenir de ses amantes de la mer Morte. Il s'agit là d'une théologie digne d'éloge qui se traduit par le rapport si étroit qu'il sait d'un bout à l'autre établir entre la création, les animaux et les roches pré-historiques et la mode fantastique des plages maritimes les plus modernes. Son propos consiste à faire voir le nouveau dans l'ancien et à rappeler celui-ci à travers celui-là, de même que je suis le Souverain Pontife de tous les temps et de tous les pays; puisque mon Bercaïl est l'unique Bercaïl, qu'il contienne donc en une douce fraternité, selon les enseignements et les commandements de notre foi, aussi bien la grotte du Neandertal que l'art le plus poétique de la mode tel qu'il apparaît sur les pages de *Vogue*. La transformation et l'évolution éternelles forment le lot assigné par notre Seigneur à notre univers matériel : voilà ce que le présent ouvrage fait très logiquement ressortir : ici, point de montage à partir de déchets, point de danse macabre et surréaliste de cadavres, point de bluff baroque sur parchemins pourris. J'ai consacré une encyclique particulière à la comparaison littéraire et j'y ai démontré que la comparaison est la source et le fruit d'un amour infini, embrassant *in caritate* tous les phénomènes réels de l'univers en une même étreinte. Lecture doit être donnée, oui, parfaitement, dans nos Universités, des micro-analyses que l'auteur dédie aux Suzannes de la mer Morte, car elles ont la vertu exclusive de conduire à la connaissance tourmentée, au bout de millénaires, de la matière et de la pensée. Je vous le dis en vérité, qu'en dépit de leurs éventuelles exagérations, les prières de l'observation conduisent à la vérité plus rapidement que les malfaçons visionnaires. Mythe d'Orphée, statues de Giacometti, *Lettres* de saint Jérôme : existez donc ensemble, côte à côte, en une belle amitié humaine, non pas comme les personnages d'un carnaval dément, mais dans la douce conversation de la fraternité humaine (quant à l'incroyance, j'aurai encore l'occasion d'y revenir; à l'instant actuel de ma vie liturgique, elle n'est pas d'un satanisme particulier à faire sensation). Dans ses portraits de femmes qui peuvent sembler gratuits aux yeux du vulgaire, mon noble et révérend disciple n'est pas un subjectiviste photographe de plage attaché à représenter, avec un extravagant maniérisme, le chaos universel, dont il décrit, au contraire, l'harmonieuse richesse. Ne se conforme-t-il pas à mes sermons, en considérant que, dans la main de Dieu, la biologie et l'Annonciation ne font qu'un ? Ne convient-il point d'approuver l'intérêt qu'il porte à la mondanité qu'il considère comme un art, alors que l'art fait naturellement suite à la création, avec les matériaux naturels fournis par la Terre ? Chaque mot de son ouvrage nous fait comprendre qu'il ne s'aveugle pas sur l'immense imbécillité et sur le blasphème social de la mondanité — Babylone, la grande prostituée — ce qui fait que, sur le fondement moral qui est le sien, il peut en toute tranquillité avancer, depuis la morphologie cristallographique des flacons de parfum jusqu'au Paracelse de l'avenir. Quand Eve fut créée, ce fut la création de la femme... comment ce livre pourrait-il donc se permettre de se mêler sottement du cours de l'évolution, alors que son

auteur considère en croyant, avec les yeux d'Adam, les Eves «dernier cri» de la mer Morte ? Il va de soi que, pour le moment, je n'entends nullement proclamer *ex cathedra* que notre auteur n'est pas blasphémateur quand il identifie les dentelles des dessous féminins entrevus aux séduisants et nuageux balcons du Paradis; je tiens cependant à remarquer que le blasphémateur est celui qui, pour cause d'égarements idéalistes et de morbides spiritualismes hystériques, n'aperçoit pas la *realissima affinitas realis* qu'il y a entre un aussi bel objet de féminité et un beau Dieu. La question de l'érotisme recevra encore, des millénaires durant, bien des réponses vertigineusement idiotes dans mon Bercail; une de ces réponses démentes prendra la forme de la maladive ascèse et une autre, celle de la débauche pathologique... mais ce livre me fait entrevoir le bel avenir (lointain !) du sexe, jeunes pousses légitimement audacieuses de ce qui naîtra d'Eve : la beauté, la bonté, l'amour unique et même la logique et les arts. Rassemblez-vous donc, ô passé et avenir de l'histoire, Cléopâtre et saint Nicolas, passé paléontologique et avenir minéralogique; sachons donc déceler, dans ce qui est «petit» (une fermeture-éclair, le geste d'allumer une cigarette) la Grande Essence... la beauté terrestre donnant naissance à l'amour céleste, et la réalité matérielle totale, y compris sa conception la plus moderne, ne sont-elles pas indispensables dans l'honorable cuisine d'un Pontife du dixième siècle ?

Voyons à présent quelques passages du livre lui-même. Cela ne nous fera pas de mal : ... sur le rivage, les rochers surplombaient l'eau comme des troncs d'arbres brisés, rugueux, gris, cariés; des cristaux, des quartz peut-être, cornes ramifiées au toucher tout en arêtes et en pointes. Je ne les comprenais guère, ces jeunes filles riantes et rieuses, assises dans le creux au profil en «V» de ces bois de cerf poseidonien en pierre ponce... puisque moi, j'en sentais l'inhumaine morsure sur ma peau, à travers mon maillot tendu. Le tendre miroir de l'eau, comment se mariait-il avec ces crêtes minérales en dents de scie ? Cet abandon rêveur et soyeux, comment se conciliait-il avec ces statues non figuratives tourmentées et déchirées ?

Bea se dressait sur la pointe des pieds, sur un de ces moignons rocheux couverts d'une moisissure argentée : ses talons étaient jaunes d'un jaune cireux, craquelé et cadavérique et la peau racornie accusait les traces des clous de ses sandales... était-ce ainsi que les ménades avaient, par vengeance, poussé et maintenu sous l'eau la tête morte d'Orphée ? Bea cambrait le corps : ses duvets microscopiques ressemblaient exactement à ceux, humides, de son maillot mauve. Ses deux bras tendus s'arc-boutaient contre l'«Y» d'un autre rocher : nymphe jouant avec une statue de Giacometti — ses orteils minuscules, écartés et nus, figuraient les plumes de la queue d'un pigeon saisi par la crampe de la frayeur — et son ombre révélatrice semblait chanter à l'unisson avec elle. Elle était coiffée d'une écharpe flottante, à ramages, qui servait à la fois d'emballage et de cloison à la brise... ce turban défait (chignon ailé aux déroulements semblables à ceux de la pelure d'une pomme sous le couteau) formait contraste à mon intention avec son maillot tendu. Crème glacée tombant tout d'une pièce de son verre à pied, dont elle conserve rigoureusement la forme.

Cea était assise sur l'osseux rocher d'un crâne de béliar; ses cuisses s'ouvraient et se fermaient, mimant le geste de l'applaudissement. Quand elles s'écartaient, elle figurait un de ces sièges en «X» sur lesquels les disciples inconfortablement assis avaient, sans doute ici même, noté en sténo, à perdre haleine, les conférences de saint Jérôme. Quand elles se refermaient, elles étaient comme

les deux rouleaux de la Thora s'enroulant l'un contre l'autre et voltigeant avec le même frémissement capricieux sur les tableaux hassidiques de Chagall. Son soutien-gorge bleu, croisé sur ses seins et sur ses épaules : chevauchement des feuilles qui composent un bourgeon clos ou bien un bulbe de fleur : les deux gants de la Vierge, croisés sur ses seins, alors que, prostrée, elle écoute la gram-maire golgothéenne et chiffre de l'Annonciation. Son nombril échappé à la culotte bleue était, au milieu de son ventre, une abeille lapidaire noire qui respire. Sur le matelas pneumatique à moitié gonflé, titubant étrangement à la surface de l'eau, les boutons étaient, aux croisements des sillons piqués à la machine, comme un tendre dé sur l'index d'un vieillard guettant Suzanne au bain et atteint d'onyxis — est-ce moi ? — tandis que, de ses pieds, elle remuait l'eau pour s'asperger. Comment, de quelle manière à peine croyable, les nymphes tranquilles et sereines de l'eau peuvent-elles, brusquement, faire naître de tels flocons de neige aquatique aux pompons de mimosa ? Ces petits panaches d'écume semblent même marquer un instant d'arrêt dans l'air, susurrer, chuchoter entre eux et ce n'est qu'au moment où ils retombent que j'entends une sorte de sss prolongé. Ce fut d'une chute de neige semblable que la Vierge se servit, au mois de mai, pour distinguer l'emplacement de la Basilica Maggiore de Rome... et des cardinaux revêtus de leur pourpre, coiffés de leurs chapeaux en forme de bouse de vache, vinrent, maniant leur pioche avec un dilettantisme risible, délimiter le carré de terrain que recouvrait la neige.

Dea avait dû marcher dans une fiente d'oiseau malodorante : sorte de rahat-lokoum strié des restes des différentes nourritures absorbées et semblable aux inutiles instantanés forains de la Terre, pris depuis la Lune. — *Fea* se débat avec son vaporisateur qu'elle veut sortir de sa poche munie d'une fermeture-éclair, mais celle-ci est rouillée, se bloque, arrache un fil du tissu ; les deux rangées rebelles de dents refusent d'obéir pour refermer la béance et forment des huit moqueurs. Ce qui est curieux, dans ce paysage tout en éléments premiers, ce sont ces ongles vernis, pointus comme un coup de sifflet, un dalaï-lama, un fer de lance.

Dans ce demi-monde, le toc, les ors imités, les oripeaux exercent sur moi un attrait tout particulier... tous ces vaporisateurs de parfums, ces boucles de sandales et d'oreilles, ces bâtons de rouge en pénis de chien, ces pendentifs en pendule de pendule, ces clips de mauvais goût... Tout cela m'attire, ces flacons de parfum, ces cristaux entre ces doigts aux dessins dactyloscopiques op-art et pop-art... puisque ces bijoux, rossignols de céleste tocaille, imitent souvent les catacombes que creuse le perce-bois dans l'aubier.

Le jour où Dieu en aura pour de bon par-dessus la tête de cette première expérience du monde matériel actuellement en cours et qu'Il décidera de fermer de Son sceau pendant, pour les classer *ad acta*, les mémoires inachevées que forme, fumier congelé, la Création, il se servira certainement, pour mettre sous scellés, toute cette liquidation de faillite, de ce solide noir aux pans hexagonaux qui, selon le Témoignage des Anciens, rappelle la forme du flacon contenant un parfum appelé Clair-de-Lune. La chanson est bien vieille, assurément, sur les harmonies de la théologie, de l'art d'aimer et de la minéralogie, mais vous auriez tort d'oublier, mes petites Suzannes, que ce sont des vieillards très vieux qui épient, louches et chassieux, à travers les fentes de la cloison derrière laquelle se trouve la «Créature»... et que venait de quitter un marchand de journaux, à qui j'achetai deux photos en couleurs représentant l'une *Géa* et l'autre, *Héa*.

Celles qui leur avaient servi de modèle s'adonnaient à des exercices de gymnastique, ici même, sous mes yeux, avec le sérieux extatique propre aux sportifs et aux sportives. Mais ce que moi, je préfère là-dedans à tout, ce sont ces tout petits jurons, autant de gouttes de rosée, qu'elles poussent quand elles ratent un exercice.

Conformément aux anciennes décrétales des montages surréalistes, *Géa* se tenait accroupie devant une porte s'ouvrant dans un mur à revêtement de bois. Dans ses yeux : l'imbécillité des hooligans sert de succédané à l'extase, des dragées achetées à la droguerie lui fournissent ce qui est censé correspondre au ravissement de sainte Thérèse d'Avila, l'ignorance remplace le naturel en fleur, le strabisme artificiel y figure le convaincant cadavre de Juliette, le shampooing électrique tient, lui, de flux élémentaire du sang. L'impertinence s'y substitue à l'esprit, le Sahara existentialiste de l'ennui, au radeau d'or de la méditation. A la place des prodigieuses constellations de l'amour et du serpent couronné et luciférien, actif partenaire d'Eve : des pilules contraceptives et des serpents en fils métalliques couronnant le col de l'utérus.

Frangé de dentelles de la couleur du vieil ivoire, le soutien-gorge de sa combinaison noire forme un vaporeux nuage ondulé et inattendu, effleurant imperceptiblement le thème flûté des seins; c'est bien ainsi que, selon une convention solidement établie, on peignait au Moyen Age la couronne de nuages d'où se penche gentiment notre Père Céleste, afin d'aiguiller vers le giron de la Madone la colombe, un tantinet gauche du Saint-Esprit, ou bien pour déclarer son amour, au moment du baptême de Jésus, à Son Fils Adonis-martyr-nu. Ou encore ? Ou encore, pour placer subrepticement un petit supplément d'encens, d'or et de myrrhe dans les boîtes cylindriques des Trois Rois Mages. Mais ? Mais le tout est de savoir si cette dentelle — signe d'infini arithmétique en forme de lunettes — si cette dentelle gît, tourbillonne, se dessine ou s'émiette ou encore se refroidit près ou loin de la peau... là où la rose d'or du muscle est déjà le sein sans l'être encore, où le toucher sentirait encore la plaine, mais où, dans son rêve, l'âme des doigts aurait déjà formé l'œuf ardent, vêtu de fiévreuse mousse, stalactite se terminant par l'ultime goutte du tétin.

Une thèse de ce genre serait, au fond, bien à sa place dans le *Syllogisticon* (un peu périmé déjà) des dessous, en ce qui concerne notamment la bride de dentelle qui tombe, muette, de l'épaule sur le bras. Il convient, en effet, de signaler à l'attention que l'hésitant déplacement de ce petit fil plus aérien qu'une volute de fumée de cigarette crée une nudité plus nue que ces strip-tease de la *Vie des Martyrs*, mis en scène par des légionnaires romains, des employés de lupanar, des masseurs décortiqueurs d'âmes et des habitués impuissants, sur des jeunes filles jusqu'au bout fidèles à leur foi chrétienne.

Le Soleil de la mer Morte emplit gentiment de lumière le creux voisin de l'épaule, appelé salière; la douce petite bosse de la clavicule sommeille sous l'épiderme, ainsi que fait dans la poudre d'or (à laquelle on attribue une vertu conservatrice) du reliquaire la célèbre mâchoire d'âne ou de lion de Samson. Le Soleil pose de larges couples sur la courbure du cou, comme si les Argonautes y rebâtissaient dans la ferveur leur arche de Noé; l'aisselle n'est ni trop ouverte ni trop serrée, ainsi que sont ces coussins pliés en deux, sous les têtes à lunettes, sur le sable des plages.

Mais alors que les hanches de *Géa* étaient deux coupoles mahométanes jumelles — n'est-il pas curieux qu'il faille des dômes aussi vastes pour garantir la

chenille solitaire et velue de l'*ars amatoria*, toujours occupée à son jeu de cache-cache — sur la photo d'*Héa*, l'objectif avait placé l'accent sur une ornementation opposée, à savoir sur une paire de jambes infiniment déliées et gainées de bas noirs (pour les détails, voir les volumes correspondants de la *Pornographia Sanctissima Sylvestriana Playboy*). Truquage pornographique combien fossile déjà et combien tenace pourtant, qui survit *per saecula*. *Héa* y est assise, ou, plus exactement, elle semble flotter sur une pyramide tronquée d'une blancheur immaculée... comme on en voit au musée secret de Pompéi, ayant servi aux *signora* et à leurs filles aînées d'illustration aux leçons particulières de l'*Ane d'or* d'Apulée, qui leur enseignait la psychologie des réflexes conditionnés et dodécaphoniques d'un amour mi-freudien et mi-orphique. Ces jambes noires, ce sont des fils ténus de cire à cacheter noire, filets de sang coagulé sur l'aîne, comme on en voit sur certaines images pieuses, algues funéraires avec une sorte de reflet sous-jacent carmin et marron dont certains coléoptères ont seuls le secret, à part les roses noires du hall de l'hôtel, quand le soleil de Judée y entre tamisé par des jalousies couleur rouille.

Ici, d'ailleurs, il ne reste plus qu'à pratiquer le vulgaire plagiat, puisque le pape Sylvestre II a déjà écrit son excellent ouvrage qui contient le secret du déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens et il y dit exactement que cette voûte plantaire à la courbure impertinente est l'ombre en trompe-l'œil de la semelle-support de Cléopâtre, que les chevilles sont de noirs points d'orgue dans l'hymne de la crypte du pharaon Ekhnaton, que le mollet distendant en souplesse le bas réticulaire est le ventre plein de frai ou de laitance de la poire de mer..., mais, selon une autre hypothèse à lui, qu'il n'est guère permis de négliger, le mollet serait ce galant dauphin qui tenta de sauver, des râteliers des ménades en fureur, le crâne d'Orphée ballotté par les vagues de la mer. Le noyau pointu du genou n'est qu'un osselet recraché par le mangeur; c'est une de ces billes d'or pur lancées par saint Nicolas sur le lit des trois sœurs pauvres, afin de les mettre en possession d'une dot respectable, évitant à leur père d'avoir à les vendre aux rabatteurs impérialement patentés et farauds de la S.A. «Salomé» pour la traite des Blanches. Et les cuisses ? Ce sont de noirs grimoires de schismatiques, emballage dont se servait la même entreprise («discretion absolue»), pour conditionner ses secrètes livraisons de cadavres de tendrons à peine pubères, accessoires indispensables aux rigoureuses cérémonies d'une certaine secte.

Jéa était peut-être la plus belle de toutes, étendue les quatre fers en l'air, en forme de croix de saint André, sur une dalle de grès, qui était traversée en tous sens par des fentes et des fêlures impressionnantes. Était-ce le couvercle du cercueil du Christ au moment de la Résurrection, ou la tenture déchirée du Temple, ou encore la cassure régulière (et pourtant pas si régulière que ça) de cristaux... grille établie par Mondrian pour un séisme apocalyptique ? Son étincelant bikini d'argent formait un ensemble splendide de robe de grande soirée et de costume de ville, très sportif aussi, à claquer du fouet. Et son corps : Danaé servant à resceller la pierre jaune dont les failles consignaient toute la géographie de la colère de Moïse. Immobile, elle demanda une cigarette à *Kéa* et, les yeux fermés, sans même bouger du poignet, elle chercha la boîte du seul tâtonnement de ses doigts, arthropodes en reconnaissance de terrain. *Kéa* lui mit une cigarette entre les lèvres; en la lui allumant elle sembla, comme eût fait une mère, mettre le feu au corps tout entier de *Jéa*. Sur son bikini bleu gentiane, celle-ci portait d'ailleurs un autre maillot, très lâche, fait d'immenses

mailles au crochet, filet transparent d'une «pêche miraculeuse», réticulaire décor pour les rivages des fils de Zébédée, moucharabieh de drame espagnol — jeune fille, nuit, bougie, baiser — et aussi grille de confessionnal, sur laquelle devraient grimper l'églantine et la belle-de-jour... mais pourquoi employé-je le conditionnel, alors que, repentis et pardonnés, les péchés forment une végétation dans toute sa beauté retrouvée que survole butinant, la vieilleuse et mielleuse abeille de l'absolution ?

Parler de confession nous ramène par des voies naturelles à l'embaumement du corps du pape Sylvestre II, après la *pietatis digressio* que l'on vient de lire, et nous voilà au moment précis où le vieil Arabe (prêtre catholique depuis longtemps) va descendre les marches conduisant aux catacombes, muni des produits chimiques nécessaires à l'opération, ainsi que de ses flacons aux formes évocatrices de la création des animaux.

Les flacons étaient portés cette nuit-là par le favori du pape (qui était aussi l'assistant de l'Arabe). C'était d'ailleurs en réalité *une jeune fille* d'une beauté admirable, venue de Hongrie, Hymenanthea Androgyna, qui s'était, à en croire le témoignage de Shakespeare et d'un million d'autres auteurs tant grecs antiques que néo-hippies, habillée en garçon au moment où Etienne de Hongrie, ayant reçu du pape Sylvestre sa couronne-casquette semblable à ces moitiés de soutien-gorge affectionnées par les Amazones et surmontée de la croix de Lorraine, résolut, par gratitude, d'envoyer au Saint-Siège de Rome une petite troupe de pages parfumés et joliment attifés.

Or, cette jeune fille du nom d'Esther avait l'ardent désir de voir Rome. Voilà pourquoi elle avait pris, avec le nom de Vincent, des habits de garçon. Elle eut d'ailleurs tôt fait de confesser son péché au pape... Quant à savoir si elle disait vrai, il restait encore à s'en convaincre *con sordino*. Mais ceux qui comptent trouver dans le présent récit des épisodes grivois ou vicieux en seront pour leurs frais. Or donc, un acolyte prit tout simplement la paire de cônes d'or moulés en commémoration des seins ablationnés de sainte Agathe et les plaça sur la poitrine d'Esther : s'ils deviennent brûlants, Esther est réellement Esther. Sitôt dit, sitôt fait. Puis le pape passa la main dans le creux des cônes (cuiller cherchant la dernière bouchée au fond de la gamelle)... et voilà que monta des «masques de seins» de sainte Agathe le halo vapoureux qui flotte sur les sources chaudes.

Lorsque le soutien-gorge de sainte Agathe martyr, pudique paire d'éteignoirs en forme de deux demi-citrons, fut rangé à sa place habituelle sur un autel secondaire, le pape rassura Esther en souriant qu'il n'y avait point là l'ombre d'un péché. Il lui fit la cour en la taquinant et un des poils piquants de sa barbe chatouilla le nez de la jeune fille. Esther d'éternuer et le pape de déclarer qu'il était content d'avoir envoyé une couronne à ce néophyte d'Etienne de Pannonie et qu'il se sentait même disposé à lui envoyer une barre d'or supplémentaire, à ajouter à la portée musicale et apostolique de sa croix de Lorraine. Par la suite, il préféra pourtant donner cette barre d'or à Esther, qui s'en servit pour acheter (entre autres) le costume de page qu'elle portait *à présent*, descendant les marches raides du souterrain, les bras chargés des liquides accessoires de l'embaumement.

Elle avait une adorable petite frimousse boudeuse — ourson grognon et

jasmin lyrique — pleine de sentiments profonds, bons et tristes, qu'elle res-
tait, bouton de fleur ligoté d'une cordelette d'or, incapable de communiquer.
La comédie et le style camouflaient sa sincérité à jamais recroquevillée sur elle-
même; la sanglante lampe d'autel de son cœur était masquée sous une panto-
mime grotesque. Elle n'avait, au fond, pas une parole, pas un geste qui fus-
sent naturels; la nature l'emplissait pourtant à tel point que c'était comme si
la vierge sage de l'Evangile se fût faite comédienne, pour ne jouer que l'uni-
que rôle de la vierge folle. Les anciens métrologistes arabes n'eussent sans
doute pas manqué de parler d'inhibition à son propos, mais *ici*, les inhibitions
devenaient féerie, gambades d'écureuil, éblouissantes constellations d'élégants
joyaux... quelque part entre les bulles de savon encintes de nus de Jérôme
Bosch et les parties de hautbois de Haendel. Jamais les choses freudiennes ne
s'étaient encore manifestées sous les dehors d'un pareil ballet à panache de chien-
dent, de même que je n'ai jamais entendu personne raconter les farces les plus
obscènes avec autant d'élégance, de pureté, d'enjouement enfantin et de rêveuse
indifférence. Tantôt au centre et tantôt à la périphérie de l'amour, elle était
tour à tour d'une neigeuse frigidité, ou provocante et en chaleur. Dans sa bou-
che, les obscénités étaient des formules d'une haute intellectualité, tout en étant
des cerises, rondes comme autant de baisers et accrochées deux par deux sur
l'oreille. Elle aimait la musique et assistait aux répétitions du chœur papal avec
un enthousiasme d'adolescente — s'estimant toujours ignorante en la matière
— elle était donc modeste, mais pour peu qu'elle se révoltât *moralement*, elle
devenait aussitôt un petit prophétaillon hérissé de griffes. Elle savait s'habiller
avec beaucoup d'imagination et un sens admirable de la mesure; elle avait un
goût impeccable, qui était une sorte de combinaison entre la poésie et la
sourdine.

Mais à quoi sert de multiplier les mots ? Il n'y a qu'à regarder son collant
acheté avec des deniers apostoliques (hurle donc, modèle ! ni la clé, ni la ser-
rure du roman à clé ne resteront plus secrètes); je ne sais plus moi-même s'il
était bleu, blanc ou argenté, si sa texture était poudreuse ou neigeuse, avec
des lucurs bleues sur la neige matinale, avec un murmure ou un pétilement
imperceptible : le sang de saint Janvier dans l'éprouvette, du Coca-Cola qui
s'apaise vertigineusement dans le verre où l'on vient de le verser, spectre pâle
d'iris saupoudré de sucre, dans ses virginales et embaumantes élysées
pornographiques.

Voir encore, à ses pieds, ses sabots vernis à bout carré et à dessin quadrillé;
voir aussi, sur sa poitrine, le corsage de soie argentée, semblable aux maillots
des comédiens attirés de la Cour d'Angleterre, ou aux lamelles de l'armure
du Roi Lear. C'est un instinct curieux, que celui de la *sûreté* du goût vestimen-
taire : danse de la sobriété absolue sur l'irisant fil de la Vierge des arts.

Rien n'est plus facile, cela va de soi, que de portraiturer d'une manière pas-
sive — au lieu de composer son drame — un personnage que nous avons sous
le nez et dans le cœur. Point n'est besoin de se fustiger pour si peu, mais enfin,
on se paie parfois le luxe de la sévérité pour soi-même. Force nous est donc
de reconnaître que le récit de la scène qui va suivre promet d'être assez difficile.

Tout aussi difficile qu'il fut de transporter, cette nuit-là, du Vatican aux cata-
combes, les ingrédients de l'embaumement. Le cadavre du pape. — Esther I^{re}
et Sylvestre II.

Le pape eut de son vivant des ennemis sans nombre, de bonne foi les uns

et méchants les autres. Il ne sera, *à présent*, question que des méchants qui tentèrent d'empêcher d'abord sa secrète momification dans les profondeurs souterraines et ensuite sa mise en bière publique et solennelle.

Eclairés par un serviteur armé d'une torche, Esther et l'Arabe venaient à peine de descendre les premières marches — une pluie d'étincelles crépitantes et acharnées contre elles-mêmes dansait dans le courant d'air, œil de diable, pollen infernal — quand, au premier tournant, un homme monstrueux bondit devant eux, bandit des grands chemins du néant. Il avait le front comme une patate écrasée; son nez était un excrément formaliste, son regard, une langue tirée et sa barbe, le torchon immonde de l'invective. Les peintres de l'époque avaient bien raison de représenter allégoriquement la *Colère* sous les traits d'un suicidé, puisque la haine tue mieux celui qui l'éprouve que celui qui en est l'objet. La preuve en est que l'évêque de Pérouse (car c'était lui) avait le visage rongé par la rancune, ce qui était, au point de vue de la théologie, parfaitement justifié.

Il sortit d'on ne sait où une feuille de papier, acte d'accusation en forme de long ruban, qu'il se mit aussitôt à lire en criant, ayant arraché la torche aux mains du serviteur. La pluie de flammèches qui se déversait sur sa tête lui conférait bien l'aspect de son emploi.

Résumé du texte :

Issu de vulgaires paysans français, le pape Sylvestre aurait, pour compenser et camoufler ses humbles origines avec une démesure césaromaniaque et fort à la mode, reconduit sa lignée à Hercule. Mais le père d'Hercule n'était autre que Jupiter. Le chef de la chrétienté aurait donc tout simplement commis la farce blasphématoire de s'inscrire dans la descendance de celui des dieux païens, splendide échantillon du style de la «pré-Renaissance». L'évêque pérugin avait même fait peindre la tiare sur l'arbre généalogique du pape, plus exactement sur le ventre blanc et ballonné d'Alcmène et l'on y apercevait le pape se penchant hors de la bringuebalante lanterne de l'utérus, pour dispenser *urbi et orbi* sa pré-natale bénédiction. Sylvestre connaissait d'ailleurs on ne peut mieux les raisons que le Pérugin avait d'agir de la sorte. Au moment où Alcmène en était déjà au neuvième mois de sa grossesse, Jupiter avait, en effet, prononcé sur l'Olympe une harangue éthylique, théâtrale et fanfaronne, déclarant notamment qu'Hercule, son fils à naître, serait le roi de tous les mortels de la Terre et que tous les peuples seraient placés sous son règne. Or qu'est-ce là (demandait le réquisitoire), sinon la proclamation de l'universelle tyrannie de l'Antéchrist ? Serait-ce donc ce diable entiaré que l'on prétendait actuellement, sous les dehors du défunt pape Sylvestre, métamorphoser en relique et canoniser ?

Ce qu'il ignorait — toujours selon le réquisitoire — ce pape lettré à demi, c'est qu'à la suite d'une ruse d'Héra, ce ne fut pas Hercule qui vit le jour au moment prédit avec tant de précision par Jupiter, mais Eurysthée, c'est-à-dire un autre garçon, sorti des entrailles d'une autre femme. «Or, Eurysthée, c'est moi !» s'écriait frénétiquement l'évêque pérugin; saint Thomas d'Aquin n'eût assurément pas manqué de se poulécher les babines devant une logique aussi subtile.

Et le réquisitoire de poursuivre :

Sylvestre est un faux pape. Eminent historien, le Pérugin savait fort bien qu'Hercule avait été le contemporain du prophète Samuel, de ce Samuel qui oignait de son huile les rois juifs, les Saül et autres David, comme s'il s'amusaient à barbouiller en série d'huile solaire les belles baigneuses des plages de la mer Morte (à croire que poussé par sa haine du pape, ou de l'Antéchrist, l'évêque

de Pérouse se laissait aller jusqu'à se moquer de la Bible et même, quasiment, jusqu'à friser l'athéisme, en passant). Ce libéral maniement du saint chrême aurait donc fort plu à ce rejeton de culs-terreux français (à Samuel Vaselineau, s'entend), qui en conçut le désir de s'y adonner à son tour et, par goût de justification rationnelle, trancha la question en identifiant Samuel à Hercule, puis les deux à lui-même, philogénétiqument et ontogénétiqument à la fois.

«Farce !» hurlait l'homme. «Tiare couronnant un ménage à trois ! Hérésie enjuivée ! Horreur !» et de lever un poing accusateur et violent, pour faire tomber des mains du page le flacon de baume. Mais l'Arabe se contenta de toucher le bras de l'évêque (magie arabe ? miracle chrétien ? ou alors psychologie banale ?) et de remarquer avec douceur : «Ce que tu es con, mon garçon !»

Puis, avec plus de douceur encore, il le bénit et enfin, avec toute la douceur du monde, il lui cracha dessus. L'accusateur disparut aussitôt non sans avoir, dans un état voisin de l'hypnose, restitué la torche.

Ayant repris leur descente, l'Arabe et le page atteignirent une embrasure de fenêtre exiguë, semblable à un tunnel; la fenêtre elle-même était étroite comme le tube de verre d'un thermomètre. Une sorte de petit personnage stupide et gras se tenait assis sur le rebord intérieur, l'ennemi numéro deux de Sylvestre.

C'était un gnome mafflu aux cheveux courts (écailles d'une pomme de pin); ses yeux étaient comme cette boule verdâtre, qui est jaune au moment de surgir de l'intérieur du blanc de l'œuf dur. Il avait le nez camus, véritable amulette contre le rhume de cerveau; ses lèvres gonflées vers l'intérieur étaient semblables aux cicatrices qui ornent le derrière des prêtres se flagellant mutuellement pour servir le culte de la déesse Astarté.

Celui-là ne bondit pas devant l'Arabe et le page. Il leur lut son réquisitoire accroupi : pet prolongé en mode majeur; tonalités de la liturgie byzantine.

Résumé du texte :

Sous le prétexte de s'intéresser aux beaux-arts de l'Antiquité, ainsi qu'à l'anatomie et à la chimie, Sylvestre II avait confectionné une tête d'airain magique, dans laquelle il avait, au moyen de formules de sorcellerie, emprisonné l'âme de Lucifer, ou de l'Antéchrist : réplique infernale de l'acte de Dieu insufflant une âme dans la dépouille d'Adam.

(La fabrication de têtes magiques de ce genre, afin d'y piéger le diable, était une mode fort répandue à l'époque. On se servait à cet effet de crânes, de simples pièces de monnaie grecque s'ornant de l'effigie en relief d'Eros à la chevelure crépue, de moellons sortis d'un mur d'église, dont on prenait soin d'orner les faces de têtes d'actrices découpées dans des journaux de mode, de masques (provenant de fouilles) qui étaient de la taille d'un bouclier ou d'un paravent et jusqu'au corps tout entier d'hétaïres endormies... bref, c'était un peu de tout-venant, en guise de matériau, mais l'imagination qui présidait aux opérations était, dans l'ensemble, assez terne, ce qui est le propre de plus d'une superstition.)

Pour attirer l'Antéchrist dans la tête d'airain, le pape lui avait fait accroire que c'était la propre tête de Salomé, coupée par le Christ lui-même, pour venger la décollation de saint Jean (cf. l'Evangile selon Hérodiade, chapitre 16, versets 2 à 9). Dès que l'Antéchrist se fut logé dans cette tête, il y connut des voluptés terrestres dont il n'avait jamais pu, jusqu'alors, faire l'expérience (l'Antéchrist étant du pur esprit).

Cependant qu'à l'intérieur de la tête, le Malin goûtait au seul don que la Terre dispense avec libéralité, le pape put voir la tête de Salomé croître et devenir le corps tout entier de Salomé; il put assister à la danse de Salomé et s'assurer définitivement que celle-ci avait été, en son temps, la formule appelée à présider à l'union charnelle avec le diable. Mais tout cela ne comptait guère. Ce n'était pas l'état d'un vieux voyeur décrépît que le pape briguait, mais ? Quand la danse sans équivoque de la statue d'or et de l'esprit rouge eut pris fin, le pape ne rendit pas sa liberté à Lucifer. La résille de Salomé, ses bagues, son cache-sexe et les bracelets qu'elle portait aux chevilles devenaient, en effet, autant de chaînes, qui maintenaient Lucifer en captivité. Le corps même de Salomé devenait pour Lucifer un cercueil pestilentiel. Sur le point de suffoquer, le diable suppliait le pape de le remettre en liberté, ce que Sylvestre II finit par lui promettre, à condition que Lucifer accomplît tous ses vœux. Or, quand Lucifer-Antéchrist eut exaucé un des souhaits du pape, celui-ci refusa de le libérer. Plus encore : il se servit d'un marteau, d'une crosse d'évêque, voire du fouet qui avait été l'instrument de la flagellation du Christ, pour le battre comme plâtre, afin de lui arracher l'accomplissement de vœux sans cesse plus nombreux.

Il en résulta à la fin une situation qui, sur le plan théologique, ne manquait pas de saveur : sur son lit de mort, le pape exigea la garantie absolue de son salut éternel du diable toujours emprisonné dans la tête de Salomé, que les coups sans nombre avaient littéralement transformée en chou-fleur. Lucifer finit par lui en faire la promesse, sur quoi le pape le relâcha, lui permettant de jouir de sa liberté retrouvée. (Ajoutons qu'à cette occasion, le diable vola les deux turquoises qui servaient d'yeux à la tête, laissant à leur place deux écales de noix.)

Lorsque le gnome, accroupi comme une gargouille sur le rebord de la fenêtre en fut arrivé là dans la lecture de son texte, l'Arabe le prit par la peau du cou, remonta quelques marches, ouvrit une porte latérale comme on ouvre la lourde couverture d'un livre, et ce fut alors un *texte* qui répondit au texte dont on vient de parcourir la substance.

Dans la dernière des salles d'une longue enfilade, le pape mort gisait, nu, sur son lit. Esther s'agenouilla; à cette distance, on n'apercevait que les plantes des pieds en «V» — soutien-gorge jeté sur le sable d'une plage de la mer Morte —, couronnées des cinq fleurons des orteils, ivres olives noires messagères d'outre-tombe. En raison de son horizontalité absolue, scolastique, on ne voyait guère du corps qu'une sorte de long vallonement bleuâtre, avec la double éminence des tétins couleur de plomb, comme deux gouttes égarées de fiente de palombe, avec, aussi, la jupe étalée que figurait la barbe majestueuse, roue de paon blanc, neptunienne barbe, peut-être, du Jourdain éternel sur l'éternel baptême du Christ : la cruche de Neptune, source de toutes les eaux étant brisée, aucune onde nouvelle ne saurait naître après celle ayant servi au baptême du Christ.

Autour du lit du pape, il y avait ses outils et ses instruments préférés : un volume d'Aristote négligemment ouvert, le modèle anatomique d'une paire de reins avec le nonchalant nœud de ruban des uretères, une pendule avec un Soleil tirant la langue et occupé à son incessant va-et-vient au bout de sa tige, un tableau noir portant des fonctions einsteiniennes tracées à la craie et enfin le ballon creux, cerclé de méridiens de cuivre, d'un astrolabe.

Au-dessus de la tête du pape, il y avait un orgue construit par lui-même. Ce fut, peut-être, cet instrument qui articula la réponse, dont voici la substance :

— Le fait est que j'avais des statues et qu'il m'est arrivé de prier devant elles. Mais qui représentaient ces statues, qui priaient-je et de quelle manière ? A quels moments leur disais-je mes prières — plus exactement, je les disais devant elles et que leur disais-je ? Tout cela, tu le sauras à présent, toi, comme tous mes mesquins accusateurs ! J'étais pape et j'avais à faire avec des empereurs : me préparant à dire la messe de mon couronnement, je me mis à genoux devant les portraits de l'empereur germanique Othon I^{er} et du pape Jean XII, que j'avais placés devant moi afin qu'ils me servent d'enseignement, d'épouvantail, de miroir de l'âme, de caricature, de philosophie de l'histoire... en guise de question au Seigneur Dieu, afin qu'il m'éclairât *sur le sens de l'Histoire* !

La veille de la messe de mon couronnement, je me trouvais accablé par la crainte et le désespoir; la marée de l'incroyance me montait jusqu'aux lèvres, comme la mer jusqu'à celles de saint Clément de Rome, au moment de son martyre. Au fond de la mer, où il avait été jeté, son corps fut l'ancre blanche de l'Espoir, mais dont le filin (on eût dit) venait à tout jamais de se détacher de la nef de Pierre.

Sous le règne d'Othon I^{er} — voici l'«historial» analytique — le duc Bérenger, de l'Italie du Nord, eut la cupidité de lever la main sur Rome. Il se moquait bien (et je l'entends comme je le dis !) de l'empereur germanique, tout autant que du pape, qui avait pour ancêtre un pêcheur juif et pour mère, l'épouse débauchée du diable... en avant, Barbares ! Nous allons prendre Rome !

Jean XII était en train de déshabiller une de ses maîtresses. Des pièces de vêtement, des chemisettes, telles des feuilles arrachées à un livre, ou de pleureuses plumes arrachées au Saint-Esprit par le blasphémateur voletaient dans le courant d'air de la chambre à coucher, qui gonflait les petites culottes comme des cornemuses. C'était un paillard et un ivrogne, ce Jean XII, que j'eus pour prédécesseur... quand donc ? Une cohue de chanoines fit irruption dans le boudoir, de saints hommes et des escrocs pêle-mêle, comme c'est toujours le cas, et des soldats en plus, comme c'est également toujours le cas. Jean eût voulu offrir du vin aux intrus, qui étaient d'ailleurs verts de peur, mais dans son ivresse, il ne put mettre la main que sur un méchant cierge affaissé... et sa putain de ricaner : Celui-ci, c'est bon pour eux, mais l'autre sera pour moi ! Jean tente, lui aussi, de plaisanter : Qu'y a-t-il ? Messeigneurs auraient-ils eu quelque vision encore ? Ou bien se seraient-ils révoltés contre lui ? Amènent-ils un antipape dans leur sillage ? En guise de croquemitaine de minuit, en chaise à porteurs, en procession ? On est déjà trop nombreux pour lui faire de la place, voyons ! Les prélats intrus sont, du reste, vêtus avec une négligence remarquable... Comment ne le seraient-ils pas, alors que Bérenger, d'ici quelques heures, peut se trouver sous les murs de Rome ! N'a-t-il pas pris soin de s'annoncer, par l'envoi des cadavres d'un certain nombre de nonces du pape, qu'il avait fait mettre à mort ?

— C'est alors qu'il me fut donné, à moi Sylvestre, de voir les deux états les plus redoutables du corps humain, à savoir les cadavres de prêtres jetés dans le boudoir et la bacchante qui frétillait sur le lit. Les matelas s'enfonçaient sous ses pieds, ce qui la faisait tituber davantage encore que le vin bu. Ses cuisses écartées formaient un «A» majuscule, Alpha de l'orgasme formant voûte au-dessus de l'Oméga des cadavres amoncelés.

— J'ai pu voir alors, mes bien chers frères chrétiens, que l'Histoire prévue et créée par Dieu était en vérité synonyme de grand guignol. Et la prière que

je dis alors eut pour unique objet la grâce, pour moi, l'intellectuel Sylvestre, de ne pas oublier mes conjugaisons correctes dans cette sanglante pornographie.

— Il fallut à Jean (je parle du pape Jean XII, ainsi que vous n'êtes pas sans le savoir) une demi-heure au moins pour comprendre que le roi Bérenger entendait dévaster Rome. Il fit immédiatement écrire une lettre suppliant l'empereur germanique, Othon 1^{er}, de lui prêter assistance. Il dictait à sa concubine, qui savait écrire, qui connaissait le latin aussi et qui prenait sa dictée à genoux sur le lit, traçant des caractères mal assurés. L'essaim fantomatique et sinistre des prélats s'était également mis à genoux; ils psalmodiaient, mêlant en une idiote polyphonie les psaumes de David et le *Veni Creator Spiritus*. Et Jean ? Il donnait des chiquenaudes à l'abat-jour rouge d'une lampe, qui rappelait les lampes d'autel, qui était sa rubiette de muse et dont la mission consistait à lui créer une « ambiance ». Au fond, c'était l'Aspasie à genoux qui dictait à Jean, tandis que celui-ci se contentait de hocher la tête en cherchant ses vêtements éparpillés (Job sur son fumier, cherchant des tessons de poterie pour gratter ses pustules). Petite geisha spirituelle, la secrétaire n'avait d'ailleurs point la tâche difficile, car il s'agissait uniquement de maquiller de légères couleurs théologiques et politiques un langoureux poème d'amour. Un homme s'y plaignait qu'il va périr si son élue ne prend pas pitié de lui. C'est l'enfance de l'art : le pape va périr, si Othon 1^{er} ne prend pas pitié de lui. Et aussi, par-ci, par-là, une petite, mais utile exagération de style baroque. Exemple : le Christ, sur la croix, s'est écrié : « Seigneur, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Il s'ensuit qu'en s'adressant à Othon, Jean demande de ne pas avoir de raison de crier la même chose. Othon viendra donc au secours de Jean harcelé par Bérenger.

— Comment Othon n'aurait-il pas accordé son assistance à Jean, puisque cela lui donnait l'espoir de se rendre maître de Rome... pas de la manière barbare, bien entendu, qui avait modelé les ambitions de Bérenger ! Othon résolut donc de faire mouvement sur l'Italie, en direction de Rome, ainsi que l'avaient fait avant lui tant d'autres, arborant le triple écu mensonger d'une sanguinaire volonté de puissance, d'une romantique illusion impériale et clownesque et d'un masque idiotement peinturluré des couleurs du Christ.

[...]

— Lorsque enfin Othon fut arrivé à Rome, conduit par son instinct et par sa connaissance de l'étiquette du sacré, il tint à descendre les marches de l'escalier de marbre conduisant à la grotte où, testicule de la basilique descendant aux enfers, la tête du premier des papes, sainte relique, flotte dans la pénombre d'une éternelle adoration afin de prier devant elle à genoux, pendant un quart d'heure.

— La grotte ressemblait aux profondeurs d'un puits. Un cercle serré de religieux chantants, froqués de blanc, en entourait la margelle, cierge au poing. Les flammes dansantes des cierges semblaient elles-mêmes participer à la prière. C'est d'ailleurs bien charmant, ce petit enfoncement que la cire, en fondant, creuse autour de la mèche, car il rappelle le col du froc blanc des religieux.

— Le pape Jean s'agitait sur son trône de pierre. On lui avait collé sur la tête, qu'il avait dérangée, une méchante couronne de lauriers sans âge, comme pour bien indiquer au roi des Allemands que son couronnement par le pape ne l'autorisait tout de même pas à se soûler d'illusions impériales.

— Vêtu en pèlerin, sans armes, suivi par un seul valet d'armes, Othon se mit donc en devoir de descendre l'escalier d'un pas mal assuré. Il était seul

au point de se sentir nu, comme s'il descendait au bassin d'un bain thermal, d'autant que des deux côtés de l'escalier, des nymphes lui faisaient une double haie : tout un harem peinturluré, des parentes, des amies, des symboles d'anges gardiens... avec de nombreuses Schéhérazade, puisque l'Italie du Sud se trouvait à l'époque un mois sur deux au pouvoir des Arabes.

— Quand Othon partit pour sa descente, les mains légèrement écartées, à la manière d'un fil-de-fériste vieilli qui voulait se donner du courage, le coryphée affolé coupa le chant au milieu d'une syllabe, mais le pape leva la main — ivrogne encourageant les aulètes de l'auberge — pour que le chœur reprît. A l'instant suivant, il oublia pourtant tout cela

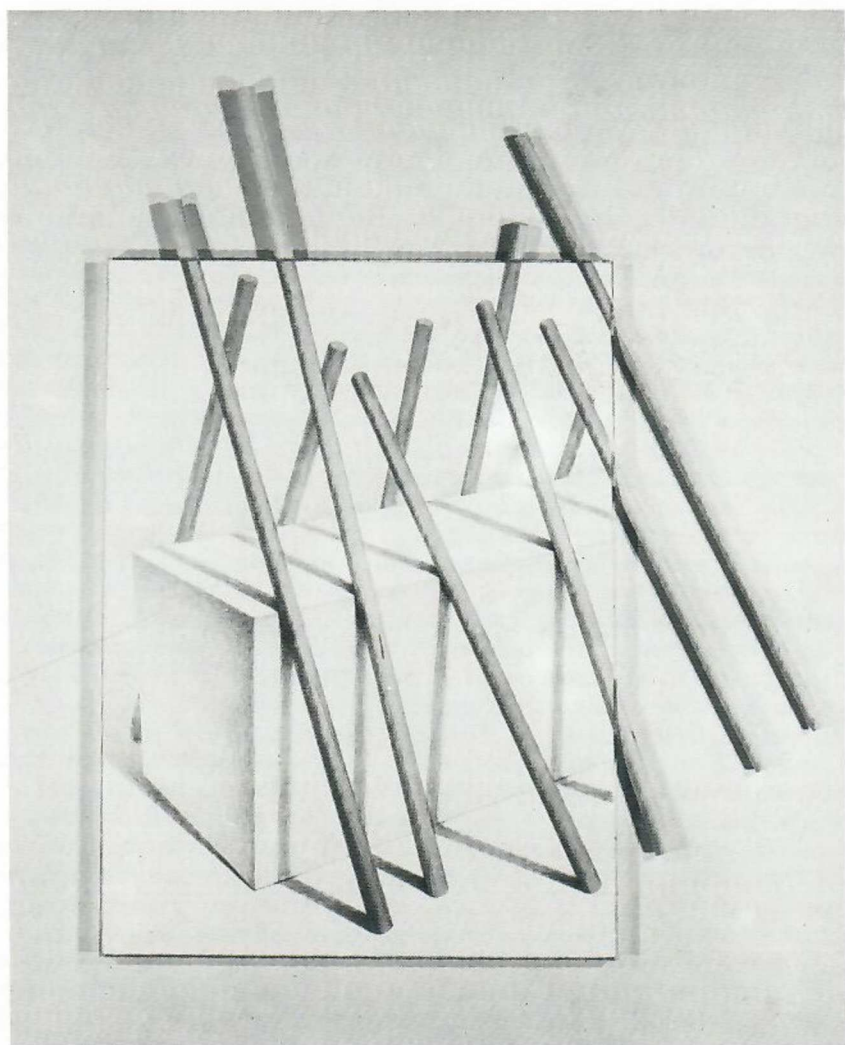
— Semblable à un étendard de procession de la Fête-Dieu au moment d'être jeté par terre ou rangé dans un coin, Othon descendait si lentement que le valet d'armes, qui se trouvait d'une marche derrière lui, était à chaque pas obligé de faire flotter en l'air son pied chaussé de ferraille, pour ne pas marcher sur le froc de son maître. Quant à Othon, il n'osait pas regarder en arrière, de crainte de perdre l'équilibre. Pour une fois au moins, il pria donc de tout cœur saint Pierre, afin qu'il pût enfin arriver au fond sain et sauf, pour s'y prosterner.

— Un silence de mort régnait à l'intérieur de l'église, mais au dehors, le peuple romain le plus déguenillé hurlait son enthousiasme à plein gosier, avec son sénat de pacotille (moi, Sylvestre, je suis bien placé pour le savoir), mais il faut croire qu'Othon lui-même l'était aussi, car au moment d'arriver enfin près du cercueil-reliquaire hérissé de lampions et de cierges comme une gondole de fête vénitienne et que le valet d'armes fit mine de s'agenouiller comme lui pour prier (ils étaient cyniques à tel point que la sincérité elle-même figurait parmi leurs rôles)...

— ... Othon lui dit tout bas, grattouillant de l'index une volute d'albâtre : « Ecoute-moi, Ansfried de Louvain (c'était le nom du valet d'armes), laisse donc tomber la ferveur pour le moment et tourne-moi le dos, ainsi qu'au tombeau de saint Pierre. Tu n'as qu'à dégainer ton sabre et le brandir vers la sortie. Ecarte les jambes pour tenir solidement sur pattes et protège-moi. Non, mon garçon, jamais je ne pourrai faire confiance au peuple de Rome, à ses patriciens, à son prolétariat et à son pape, pas plus qu'à ses angéliques show-girls païennes et demi-mondaines. Ce tombeau a plus d'une fois servi de souricière et je risque à tout moment de recevoir une lame entre les omoplates. Quand nous serons rentrés chez nous, tu pourras te rattraper et prier autant qu'il en passera par la visière de ton casque ! »

— Voilà la teneur des prières que je disais devant mes statues, ô mes chers accusateurs, parmi mes visions dirigées vers le passé et vers l'avenir. Pour moi, mes visions formaient d'ailleurs plutôt un cinéma gratuit qu'une collection d'images pieuses d'un Epinal dogmatique et hallucinatoire. Vos accusations, c'est de la camelote de rebut, des superstitions bâtarde et des banalités de sorcière au petit pied, avec votre Hercule handicapé mental et votre Lucifer jongleur forain. Pour ce qui est de mes visions officielles, je les confiais en général et sans me gêner à ces espèces de comptables stupides et pédantesques appelés des *visionarii*... mais à présent, devant les statues réelles de l'empereur Othon et du pape Jean, j'ai bien éprouvé ce frisson d'un avenir sombre, dont je me suis permis de vous offrir une audition à l'orgue, couché sur mon lit de mort, dans l'attente de mon embaumement, dans ma dernière citation des paroles d'Othon.

Traduit par Imre Kelemen



Costas Tsoclis
(1975)